

# Intellectuels : l'adieu aux rêves

A la fin d'un siècle ravagé par les idéologies, où les intellectuels se sont trop souvent fourvoyés, l'heure est venue d'un bilan. Celui des illusions perdues ? L'Express a réuni, au cours d'un débat, quatre de nos meilleurs experts en la matière : Olivier Duhamel, politologue, l'un des maîtres d'œuvre de l'« Histoire des idées politiques » (PUF) ; Luc Ferry, philosophe, qui porta un regard critique sur « La Pensée 68 » (Gallimard) ; Edgar Morin, sociologue et écrivain, dont l'« Introduction à la pensée complexe » (ESF) vient de paraître. Enfin, Bernard-Henri Lévy. Il nous livre son « histoire subjective » des intellectuels en deux versions, sous un titre commun, « Les Aventures de la liberté » : un livre qu'il publie chez Grasset le 6 mars, et quatre films (Télé-Images) — réalisés par Alain Ferrari — d'une exceptionnelle richesse d'images et de témoignages. Diffusion prévue sur Antenne 2, à partir du 13 mars.

Ce rôle que nos clercs ont prétendu avoir — calqué sur le profil légendaire du Zola de l'affaire Dreyfus, défiant l'armée et le gouvernement au nom de la vérité — comment et pourquoi ont-ils contribué eux-mêmes à le ruiner ? La mauvaise conscience porte conseil, mais l'avenir est-il au repli sur la prudence ? Sylvaine Pasquier ■

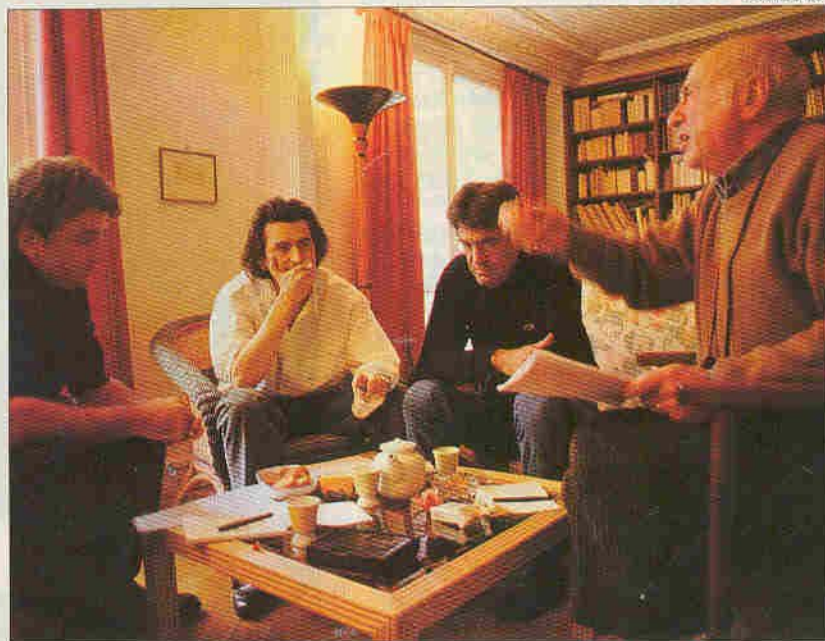
**Olivier Duhamel,  
Bernard-Henri Lévy,  
Luc Ferry  
et Edgar Morin,  
lors du débat  
organisé  
par L'Express.**

**Olivier Duhamel :** Avant d'entrer dans une perspective historique, et parce que nous sommes confrontés à la guerre du Golfe, n'essuyons pas totalement le rôle (ou l'absence de rôle) des intellectuels dans ce contexte.

**Bernard-Henri Lévy :** Dans celui-ci comme dans un autre, leur rôle serait, me semble-t-il, d'essayer de refroidir les grandes passions communautaires. Il y a la passion de la guerre et il y a la passion de la paix. Il y a les fous qui nous chantent la gloire des armes et des armées et il y a l'hystérie de ceux qui objectent : « La paix, la paix est sainte, il n'y a rien de plus saint que la paix. » Réponse des intellectuels, la seule qui convienne : résister également à ces deux délires, désenchanter ces deux emportements. Avec, dans le cas du second, la possibilité de faire un peu d'Histoire. Il existe deux traditions pacifistes en France. Celle des surréalistes qui, le moment venu, ont pris quand même le parti de la guerre contre Hitler. Et puis ces gens qui, comme Giono, ont mis la paix si haut qu'en face de l'événement ils furent incapables de résister. Il nous faudrait un intellectuel pour montrer que les pacifistes d'aujourd'hui appartiennent à cette seconde famille.

**Olivier Duhamel :** N'est intellectuel que celui qui ose dire et qui aide à penser. Il doit se maintenir à distance critique du pouvoir. Et se faire l'aiguillon, l'organisateur de la délibération publique. Convenait-il, précisément, de diffuser à la télévision les images des pilotes américains prisonniers de guerre en Irak ? A mon sens, il aurait mieux valu se poser la question avant qu'après. Et préciser non seulement la solution choisie, mais aussi les raisons qui l'ont inspirée. Au lieu d'inventer, face à l'émotion générale, qu'on décide de ne pas continuer. Si l'intellectuel n'est pas là pour dire que ce n'est pas ainsi qu'une société digne d'elle-même se comporte, qui le dira ? C'est à lui également de proposer à la réflexion collective quelques principes. Et de rappeler que la liberté de l'information doit s'accorder avec le respect de la personne humaine. Est-ce le cas lorsqu'on donne à voir des prisonniers soumis à un discours imposé par des tortionnaires ? A l'évidence, non. Donc, on explicite le principe et on va jusqu'à sa conséquence la plus concrète.

**Edgar Morin :** Pour moi, dans ce cas, le rôle de l'intellectuel et celui du citoyen se confondent. Il faut essayer de voir clair, de penser juste, de ne pas se laisser gagner par le manichéisme et l'imprécation. Il faut oser un ►



B. DELESSARD

► diagnostic. En considérant le Moyen-Orient non seulement dans ses singularités pétrolière et religieuse, mais comme un concentré exaspéré de tous les grands antagonismes mondiaux. Entre l'Orient et l'Occident, entre les trois monothéismes, entre laïcité et religion, modernité et fondamentalisme... Le plus ardu est de relier ces éléments. Nos sociétés sont de plus en plus dominées par les experts et les éconocrates. Mais un spécialiste ne peut offrir qu'une compétence compartimentée. Alors qu'il faudrait intégrer ces analyses dans une vue d'ensemble, les situations globales dans le contexte planétaire, et penser la crise actuelle au-delà de l'immédiat. Mission impossible ? Elle est pourtant nécessaire.

**Luc Ferry :** A partir de quoi, du reste, pourrions-nous l'élaborer ? L'intellectuel d'autrefois, c'était celui qui s'adonnait à la construction d'une œuvre et sortait parfois de sa réserve pour prendre position — sur l'affaire Dreyfus ou la guerre d'Espagne, par exemple. Qui, aujourd'hui, pourrait prétendre avoir une œuvre, au sens fort du terme, celui qui a prévalu au cours des siècles passés ? Personne n'oserait, décevantement, se comparer à Hugo, et moins encore à Kant ou à Hegel, ces grands pourvoyeurs de systèmes de sens. Non que les esprits contemporains soient dénués d'envergure. C'est plutôt que nous sommes entrés — tout récemment — dans un nouvel âge, celui de l'intellectuel laïc, l'âge de l'auto-réflexion, proprement démocratique. Tandis que nos aînés, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, vivaient dans une société où le messianisme perdurait, sous une forme sécularisée. La philosophie allemande, dans sa recherche d'une signification, d'une vérité absolues, n'a fait que prendre le relais de la religion, voie du salut absolu. Cette époque est révolue. La fonction de l'intellectuel, à présent, est de comprendre la société dans laquelle il vit, non plus de construire une grande machine à fabriquer de la signification. Mais je refuse d'accepter le face-à-face qu'on me suggère entre, d'un côté, l'expert et, de l'autre, l'intellectuel, cantonné dans le rôle du moraliste. Il ne suffit pas de dénoncer la diffusion des images de prisonniers. Qu'avons-nous d'intelligent à dire, au sens strict, sur la crise du Golfe ?

**Bernard-Henri Lévy :** J'ai le sentiment, moi aussi, qu'une époque s'achève. Celle du communisme. Avec elle s'éloigne le personnage qui lui était associé : l'intellectuel prophétique. A présent, devant l'effondrement de la civilisation communiste, devant, surtout, cette crise du Golfe, ce réveil de l'islam, cette poussée, un peu partout, des intégrismes et des populismes, il y a gros à parier qu'on verra un autre modèle apparaître.

**Olivier Duhamel :** Il n'est pas question de s'en laisser conter par l'islamisme, comme on l'a trop accepté du communisme. Soixante-dix ans d'égarement, ça suffit. Voilà le véritable changement.

**Edgar Morin :** Nous avons d'abord besoin d'abandonner le trône du juge suprême de l'Univers et de nous autoexaminer dans notre site historique. Nous risquons de verser, d'un côté, dans la bonne conscience occidentale,

convaincue d'être propriétaire de la véritable universalité : de l'autre, dans l'autoflagellation masochiste — nous sommes tous des salauds et des colonisateurs. Deux tentations difficiles à éviter. De plus, nous ne savons pas bien interroger les mythes, et, si nous reconnaissons ceux des autres, nous prenons souvent les nôtres pour des évidences rationnelles... Cela dit, le trésor le plus précieux de cette histoire européenne, laquelle a engendré tellement de fanatisme, tellement d'idéologies mortelles, c'est tout de même la rationalité critique et autocritique. Deux attitudes, pour moi, indissociables. Il faut être capable de s'autocritiquer, mais ne pas avoir peur de critiquer. Ce n'est pas aussi évident qu'il y paraît, de se battre sur les deux fronts — un des deux ennemis étant nous-mêmes.

**Olivier Duhamel :** Le 6 novembre 1990, à Riyad, un reporter a photographié 47 musulmans saoudiennes manifestant, au volant de leurs voitures, pour l'égalité des droits entre hommes et femmes. Depuis, il croupit en prison... Il s'appelle Salih al-Azzaz. Mais qui le sait ? Bernard-Henri Lévy a raison de souligner la fin de l'intellectuel prophétique. Le problème, c'est qu'on a largué, du même coup, la solidarité active avec les victimes politiques de l'obscurantisme. Face à des situations de ce genre, qu'est-ce qu'on fait ? On détourne la tête, ou on reprend du service, en grimant sur l'estrade ? Je dis qu'il y a des attitudes plus correctes à inventer.

**Bernard-Henri Lévy :** On reprend du service, bien sûr. Là, par exemple, aujourd'hui, j'ai envie de réfléchir, sur le fond, à ces nouveaux affrontements que révèle l'affaire du Golfe. Mais je pars aussi pour Tel-Aviv. Et cela pour affirmer, tout bêtement, ma solidarité avec un pays qui vit à l'heure des Scud. Si fort que soit le souci de penser « complexement », il reste des gestes simples — je dis bien des gestes — qu'on ne peut pas non plus s'interdire.

**Luc Ferry :** Le véritable débat ne se situe pas seulement entre simplicité et complexité. Qu'est-ce qui fait le prophète ? Sa croyance au sens de l'Histoire. C'est elle qui le conduit à annoncer, par-delà des processus douteux et des engagements ignobles, l'avènement d'une société idéale. Soyons clairs : l'histoire des intellectuels ressemble à un jeu de massacre. A tel point qu'on se demande si ce livre et ces films n'auraient pas dû s'intituler « Les Illusions perdues ».

**Bernard-Henri Lévy :** Ne noircissons pas non plus le tableau. Dans cette galerie de portraits, on rencontre aussi des figures qui ne manquent pas d'allure. Malraux, par exemple. Mauriac. Camus, bien sûr... Et puis il faut prendre garde au risque de juger rétroactivement. J'ai placé ce travail sous le signe d'une phrase de Clausewitz qui dit à peu près ceci : quand on fait de l'analyse stratégique (or, c'est un peu ça, une histoire des intellectuels), l'essentiel est de retrouver le point de vue des acteurs, ainsi que l'épaisseur des circonstances dans lesquelles ils étaient pris.

**Olivier Duhamel :** Il n'empêche. Cette rétrospective me laisse l'impression d'une gigan-





SNARK/COUL'PART

**André Gide et André Malraux côte à côte (au centre) et, à leur droite, Louis Aragon (Congrès des écrivains, Paris, 1936). Ci-contre, Robert Musil, en 1935 : rouges ou bruns, tous les camps sont également haïssables.**

tesque faillite des clercs. Ceux qui croient connaître l'étendue des crapuleries commises ou proférées par les intellectuels en apprendront encore. Je savais que Drieu, au congrès nazi de 1935, à Nuremberg, s'extasiait sur le spectacle, « écrasant de beauté, digne d'une tragédie antique ». J'ignorais qu'il s'était rendu, le surlendemain, au camp de concentration de Dachau, ouvert depuis deux ans. Et le voici qui s'exclame devant « l'admirable confort et la franche sévérité » des lieux. D'aucuns passeraient à Brasillach d'avoir endossé l'uniforme allemand. Le sommet de l'abomination est ailleurs. Il est dans ce texte, que je découvre ici, où Brasillach recommande de « se séparer des juifs en bloc et de ne pas garder les petits ». Sur un autre mode, le stalinisme d'Aragon n'est plus à prouver. Mais il n'est pas inutile de se rappeler qu'il osa déclarer : « Il nous faut une Guépéou » ! C'est au-delà de l'imaginable.

**Edgar Morin :** Avant d'en venir au jugement moral, une remarque sur notre propre situation. Depuis la fin des années 70, nous traversons une période de basses eaux mythologiques. Elle accroît encore la distance qui nous sépare de ces époques virulentes où se déchaînaient les mythes nationalistes, racistes, et le communisme, qui a été la religion terrestre du

xx<sup>e</sup> siècle. Les intellectuels ont été liés à ces mythologies. Pourquoi ? Parce que, d'un côté, ils critiquent les mythes et, de l'autre, ils en fabriquent eux-mêmes. Les philosophes des Lumières ont critiqué les croyances religieuses tout en secrétant le mythe de la Raison — qui n'a rien à voir avec la rationalité. De même pour le marxisme : il se réclame de l'esprit critique et scientifique, alors que son discours justifie une religion de salut terrestre, dont il est inconscient.

**Bernard-Henri Lévy :** Pourquoi inconscient ? Je crois que ces gens, au contraire, étaient parfaitement conscients d'être embarqués dans une aventure de bout en bout religieuse. La raison, la science, le marxisme... c'était de l'habillage. Derrière, il y avait des choses beaucoup plus troubles, qui renvoyaient, je le répète, à des débats religieux.

**Edgar Morin :** Effectivement, les thèmes du salut judéo-chrétien, la Rédemption, l'Apocalypse, la réconciliation finale, ont été intégrés dans le communisme — qui s'affirmait détenteur de la seule vraie science. L'avenir radieux était promis par les voies de l'Histoire. Cela dit, impossible de comprendre les errements et les erreurs du passé sans comprendre les tragédies du siècle. Ainsi, dans les années 30, face au nazisme, force terrifiante, un seul rempart, le stalinisme — également terrifiant, et dont le nazisme, seul, diffère l'expansion. Partout, la démocratie semble débile, impuissante. Alors, il faut comprendre ce phénomène capital, si fréquent en politique : la dérive. Par un mouvement insensible, inconscient, on est conduit à des positions qui viennent contredire l'idéal d'origine. On se transforme en machine à justifier. Ainsi, j'ai vu bien des pacifistes et des socialistes qui, animés, au départ, par l'horreur de la guerre, sont passés à la collaboration. Au-delà de Hitler, ils s'étaient persuadés qu'une Europe nouvelle se construisait, sans comprendre que la machine nazie faisait d'eux ses rouages. Antistalinien avant l'Occupation, je suis devenu, avec d'autres, communiste de guerre. Nous voulions contribuer à l'émancipation de l'humanité. Nous étions convaincus que le printemps fleurirait, en URSS, une fois la victoire acquise. Assez vite après la Libération, j'ai déchanté. Mais j'aurais pu, moi aussi, dériver jusqu'à justifier le stalinisme. Plus tard, quand le système s'est démystifié, avec Khrouchtchev, alors certains ont admis leur égarement. Quitte à l'oublier aussitôt.

**Bernard-Henri Lévy :** L'incroyable, quand on regarde ces années 30, ou même 50, c'est le naturel avec lequel tous ces types renoncent à la démocratie. Ils ne sont ni pour ni contre. Ils n'y pensent plus.

**Edgar Morin :** Il faut comprendre et expliquer avant de condamner ou excuser.

**Bernard-Henri Lévy :** J'essaie. Mais en évitant, autant que possible, de tomber dans la psychologie. Le véritable sujet de cette histoire, ce sont les idées, des lignées et des coulées d'idées qui s'imposent aux acteurs, les surprennent eux-mêmes et opèrent dans leur dos. Regardez les pacifistes d'aujourd'hui. Ils

► ont beau gigoter, ils sont littéralement prisonniers de cette fatalité qui s'appelle l'esprit de Munich.

**Olivier Duhamel :** Quoi qu'il en soit, il y a chez les intellectuels un étrange mécanisme qui les conduit à mélanger les chronologies, une incapacité à se situer dans le moment présent. Ceux qui avaient raté le train du pacifisme en 1914 sont montés dedans en 1940. Ce n'est pas parce qu'ils s'étaient trompés qu'il fallait devenir militariste et tortionnaire pendant la guerre d'Algérie. Aujourd'hui, parce qu'une partie de la gauche s'est fourvoyée avec l'Algérie, il faudrait jouer les colombes effarouchées face au Golfe? Toujours une guerre de retard, en somme.

**Edgar Morin :** C'est curieux, vous êtes dans la morale depuis le début. Remettez les individus dans les circonstances shakespeariennes où ils ont vécu. Comprenez que les facteurs d'aveuglement n'ont pas disparu. Nous n'avons pas atteint, que je sache, le point d'extralucidité.

**Bernard-Henri Lévy :** Bien entendu. Mais, à partir de là, ce qui m'intéresse, ce sont les moments où, tout de même, comme par miracle, un intellectuel s'arrache à cette fatalité des circonstances. Ainsi, le fameux congrès de 1935, à Paris, pour la défense de la culture. Vous avez là une brochette de penseurs qui, pour lutter contre la peste brune, ont accepté les camps rouges. Or voici qu'arrive Robert Musil. A la stupeur générale, et très vite, sous les huées, il émet une idée qui nous semble aujourd'hui évidente, mais qui est alors presque impensable : rouges ou bruns, tous les camps sont également haïssables. Moment béni. Mais, hélas ! un raté, un lapsus de l'époque.

**Luc Ferry :** Il y a peut-être une explication qui tient au statut même des intellectuels. Et à la fonction critique qu'ils exercent. Elle les oblige à entretenir une distance à l'égard de ce qui est. On distingue mieux ainsi les erreurs des années 30, où l'intelligentsia est si souvent animée par la haine du libéralisme et du parlementarisme. Après la guerre, la situation devient singulièrement plus complexe. Au sortir du nazisme, on comprend mal, par exemple, pourquoi les intellectuels ne montrent pas davantage de sympathie pour la démocratie. Mais c'est que l'Europe et ses valeurs se trouvent accusées d'une double catastrophe, le nazisme d'une part, la colonisation de l'autre. Il faut donc à nouveau prendre ses distances. Résultat : la seule idéologie vivante, paradoxalement, reste le marxisme.

**Edgar Morin :** Les espérances que suscite la Libération sont à la mesure des souffrances endurées pendant la guerre. Le marxisme porte en lui cet espoir messianique, infini. Ceux qui sont passés par là croyaient œuvrer pour le bien de tous. Ils croyaient émanciper, désaliéner le genre humain. Au nom d'une démocratie « réelle » mythique, ils dénonçaient la démocratie « formelle », ce paravent derrière lequel s'abritait le capitalisme, fauteur de guerres...

**Bernard-Henri Lévy :** Pas d'accord. Les révo-

lutionnaires de ces années-là se fichaient de la démocratie. Ils n'avaient qu'une obsession : l'homme nouveau, la pureté, le recommencement de l'Histoire. Pourquoi Gide, par exemple, rompt-il avec le communisme? Aurait-il fini par découvrir que la « vraie vérité » s'y trouve bafouée? Pas du tout. Ce qui le navre — et qui commande la rupture — c'est que l'homme nouveau ait le visage d'un petit-bourgeois banal.

**Luc Ferry :** J'irai même plus loin. Stalinisme ou nazisme, les deux totalitarismes, par-delà leur opposition, prétendent fonder une humanité neuve. Ils revendiquent l'idée de vie, de mobilité, face à des systèmes démocratiques et libéraux qui paraissent figés, morts.

**Olivier Duhamel :** Rappelons cependant leur différence radicale. L'idéal de la révolution communiste se réclamait d'une forme absolue de la démocratie et de l'égalité. On ne peut, en aucun cas, en dire autant du nazisme.

**Edgar Morin :** Le communisme stalinien ne voulait pas retrouver la pureté de l'homme naturel. Mais transformer et manipuler la nature humaine par des moyens artificiels, politiques et sociaux.

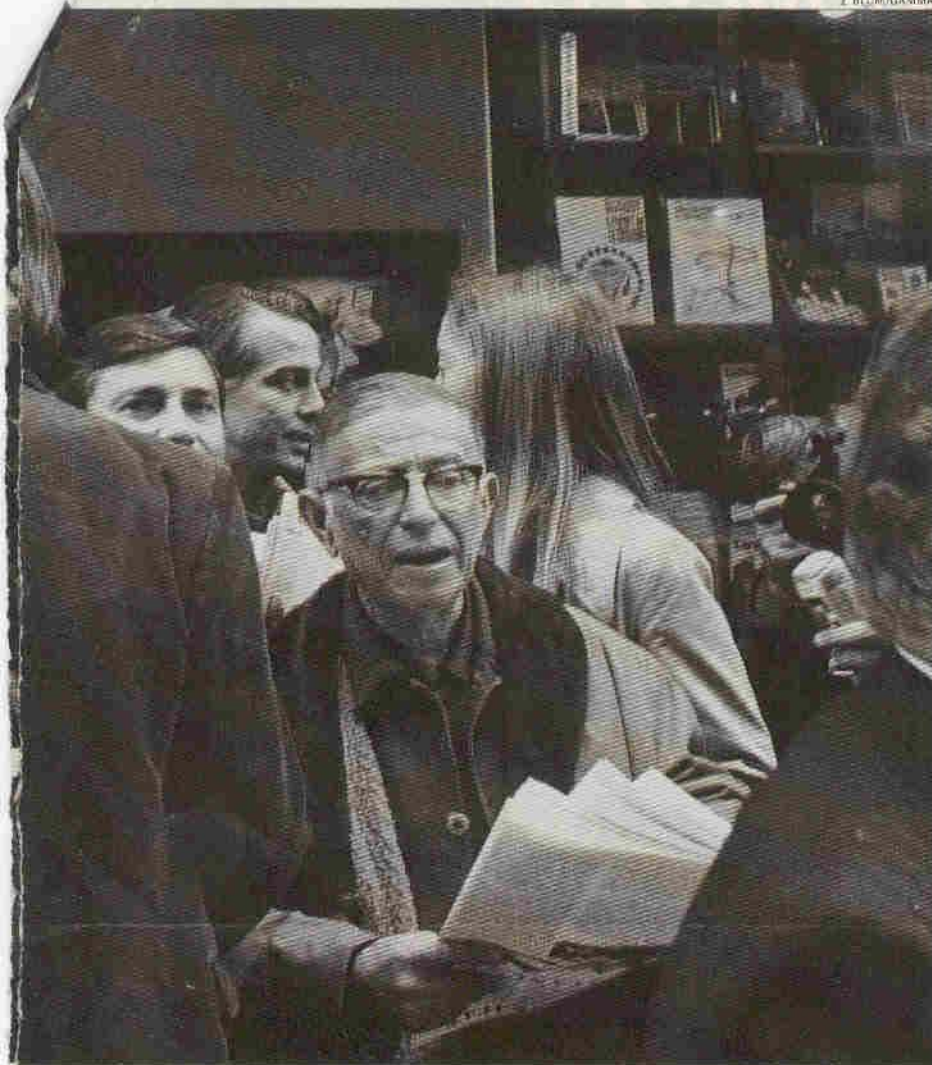
**Bernard-Henri Lévy :** Décidément, nous ne sommes pas d'accord. Si, comme je le crois, le totalitarisme avait pour moteur cette fascination de la pureté, de la jeunesse... alors, il faut faire très attention, car ces thèmes restent, de l'extérieur, tout à fait séduisants, et susceptibles, donc, de réapparaître demain matin.

**Edgar Morin :** Je suis frappé, au contraire, par l'acceptation de l'impureté, de la mort et le sacrifice de la jeunesse. Beaucoup ont pensé qu'il fallait avoir « les mains sales » pour réaliser le monde nouveau. La « pureté » raciale est un mythe nazi. Celle de l'âme relève de la mystique. Le vrai mythe ravageur du siècle n'a pas été le « naturalisme », mais le salut par la révolution.

**Olivier Duhamel :** Au cœur de la faillite, il y a une assimilation de l'intellectuel au politique. Loin de se tenir en situation d'extraterritorialité face au pouvoir, nos clercs n'ont pas su faire la distinction entre leur propre rôle et celui du militant ou du leader. Bien entendu, tout engagement conduit à des simplifications, à des aveuglements. Mais, en principe, on est en droit d'attendre de l'intellectuel qu'il se comporte différemment. Qu'il résiste au dérapage. Qu'à la différence des politiques il n'accepte pas l'inacceptable sous prétexte qu'il a un combat prioritaire à mener. La lutte contre le colonialisme ne forçait personne à devenir le porte-drapeau du pseudosocialisme tiers-mondiste. Et quand Bernard-Henri Lévy justifie Michel Foucault — devenu collabo de l'intégrisme khomeïniste sous prétexte de participer à la résistance contre la dictature du chah — là, je trouve qu'on atteint des sommets. On imagine les ravages sur l'image de l'intellectuel.

**Luc Ferry :** Attendez. « Les Aventures de la liberté » évitent une lecture rétrospective de l'Histoire qui consiste à distribuer les bons et les mauvais points selon les individus. Tout en suggérant que la vérité chemine parfois dans l'erreur, selon le modèle hégélien. Il





J.-P. COUDERC

**Jean-Paul Sartre, à Paris, en 1970. Ci-contre, Cornélius Castoriadis, en 1981.**

existe pourtant un contre-exemple majeur, que je m'étonne de voir occulté. Dès le début des années 50, tout un groupe, rassemblé autour de Cornélius Castoriadis et de Claude Lefort, entreprend, dans « Socialisme ou barbarie », une critique du totalitarisme fondée sur le rejet du marxisme. Ils découvrent alors que l'oppression politique a sa logique propre, indépendante de l'infrastructure économique. Ce qui leur permet de réconcilier une petite fraction de la gauche avec les problématiques élaborées par Raymond Aron et Hannah Arendt. Un peu plus tard, « Arguments », une revue qu'Edgar Morin connaît bien, témoigne d'une prise de conscience de la nature du socialisme réel. Cette tradition-là, qui est la meilleure tradition de la gauche, infirme une interprétation hégélienne de l'histoire des idées. Puisque certains ont su démonter l'idéologie marxiste bien avant qu'elle ne s'effondre, dans les années 70. Mais j'apprends, au contraire, que c'est aux maoïstes hexagonaux et à la « nouvelle philosophie » que reviendrait le mérite, comme le dit Philippe Sollers, d'« avoir réinventé la démocratie en France »...

**Bernard-Henri Lévy :** Je conçois que cela surprenne, mais c'est pourtant bien ainsi que cela s'est passé. Le mérite des maos est, en gros,

d'avoir poussé plus loin que quiconque le rêve de pureté et l'idéal de révolution. Or, du coup, les choses devenaient très claires. On ne pouvait plus dire : « Si les révolutions tournent mal, si elles finissent dans les charniers, c'est parce qu'elles ne vont pas assez loin, parce qu'elles ne sont pas assez radicales. » Le rêve révolutionnaire, lui-même, devenait un rêve barbare. Au cœur de cette découverte, le Cambodge.

**Luc Ferry :** Mettons les choses au point. Pour en finir avec un mythe. On décerne le label d'antitotalitarisme aux maos sous prétexte qu'ils exécraient l'Union soviétique. Mais enfin, je vous rappelle qu'à ce moment-là, aux yeux de Pékin, Moscou était coupable du crime révisionniste. Il fallait restaurer les idéaux dévoyés de la révolution. Et nos gardes rouges à la française, qui adhéraient à ce programme, communiaient dans l'hyper-stalinisme avec leur Grand Timonier.

**Bernard-Henri Lévy :** Qu'on dise ce qu'on voudra sur les égarements d'Althusser et de Foucault, c'est à travers eux que s'est fauflée la pensée démocratique contemporaine.

**Olivier Duhamel :** Méfions-nous des justifications rétrospectives. L'intellectuel aurait droit à tous les excès, tantôt au nom de l'esthétique (« Pardonnons à Céline, en vertu de son talent, ses propos antisémites »), tantôt parce que le pire prépare le meilleur. Souvenez-vous de Bruay-en-Artois, de ce crime crapuleux dont une fille de mineur était la victime. « La Cause du peuple » désigne le notaire Leroy. « Il n'y a qu'un bourgeois pour avoir fait ça. » Cet épisode des années gauchistes correspond-il à un progrès décisif de l'Etat de droit en France ? Formulé ainsi, c'est inepte. Voilà le risque de l'interprétation hégélienne, puisqu'elle conduit à tout justifier.

**Luc Ferry :** Même chose avec Foucault, qui participa à cette triste affaire. On a raison, sans doute, de dire qu'il a contribué à ruiner le mythe communiste d'une vérité absolue, d'un sens univoque de l'Histoire. Mais il ne faut pas oublier qu'il le fit, comme Deleuze, au nom d'une philosophie de la vie d'inspiration nietzschéenne. Son idée fondamentale, c'est que chaque individu incarne une perspective unique, qu'il n'y a pas de faits, seulement des interprétations. Si sa pensée rejoint les droits de l'homme, c'est au sens du droit à la différence, dont nous reconnaissons tous, maintenant, les méfaits. Ce qui explique aussi que Foucault ait perpétué la tradition intellectuelle de la haine de l'Europe et des valeurs démocratiques. C'est là le sens profond de son engagement, bref mais significatif, en faveur de la révolution iranienne. Qu'on ne le compare donc pas à Aron, à Castoriadis ou à Lefort.

**Bernard-Henri Lévy :** Laissons là le passé. Derrière l'apparent consensus démocratique que nous connaissons aujourd'hui, des clivages, des débats, des litiges se profilent qu'il est urgent de repérer. Changement d'époque, chers amis !

**Edgar Morin :** Qui n'en requiert pas moins l'autocritique.

**Olivier Duhamel :** Espérons... ■